

Études littéraires africaines

RABEARIVÉLO (Jean-Joseph), *Oeuvres complètes. Tome 1 : Le Diariste (Les Calepins bleus). L'Épistolier. Le Moraliste*. Édition critique coordonnée par Serge Meitinger, Liliane Ramaroso et Claire Riffard Paris : Présence Africaine CNRS Éditions, coll. Planète libre, 2010, 1273 p. – ISBN 978-2-271-07055-5



Dominique Ranaivoson

Numéro 30, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027377ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1027377ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranaivoson, D. (2010). Compte rendu de [RABEARIVÉLO (Jean-Joseph), *Oeuvres complètes. Tome 1 : Le Diariste (Les Calepins bleus). L'Épistolier. Le Moraliste*. Édition critique coordonnée par Serge Meitinger, Liliane Ramaroso et Claire Riffard Paris : Présence Africaine CNRS Éditions, coll. Planète libre, 2010, 1273 p. – ISBN 978-2-271-07055-5]. *Études littéraires africaines*, (30), 151–154. <https://doi.org/10.7202/1027377ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

mation culturelle, car le sentiment de l'identité n'est pas une donnée *a priori* de la conscience individuelle, mais le résultat d'un processus de socialisation qui intervient au cours de sa trajectoire.

Les Soleils des indépendances et *La Répudiation* traitent du dialogisme dans les sociétés postcoloniales afin de resituer leur passé monolithique face aux nouvelles valeurs culturelles. Contre tout discours autoritaire, le héros de *La Répudiation* dénonce l'hypocrisie de la tradition islamique dont le fanatisme aveuglant favorise l'égoïsme, la soumission féminine et le système patriarcal. Enfin, dans *L'Homme rompu*, Tahar Ben Jelloun critique le cosmopolitisme de son pays : celui-ci se caractérise par l'absence de tout repère identitaire et par l'acquisition rapide de biens matériels, phénomène qui répand la corruption chez les marchands, fonctionnaires, et hommes d'affaires étrangers.

L'aspect théorique de la réflexion est d'emblée manifeste. L'ouvrage confronte le concept d'identité traditionnelle selon C. Lévi-Strauss (*Tristes Tropiques*), J. Kristeva (*Étrangers à nous-mêmes*), T. Todorov (*Nous et les autres*), Chinweizu, O. Jemie, et I. Madubuike (*Toward the Decolonization of African Literature*), et l'identité nouvelle prônée par Homi Bhabha (*The Location of Culture*), dont l'auteur partage entièrement la définition. La différence entre toutes ces interprétations consiste en ce que la pluralité est, selon Oteng Yaw, la caractéristique de chaque culture quelle que soit son époque, pré- ou post-coloniale. L'originalité de cet ouvrage ne se situe pas seulement au niveau de l'analyse qui conjugue toutes les théories majeures sur l'identité, mais surtout sur le plan sociologique, car il montre comment l'image culturelle se forme et se transforme au fil des ans, depuis l'ère précoloniale ou coloniale, ainsi que la façon dont chaque écrivain pense et présente son évolution.

Cet essai présente un intérêt et une richesse indéniables. Le but de l'auteur était de souligner le pouvoir régénérateur présent dans chaque culture et de voir comment les sujets marginalisés affrontent l'impératif de dépassement de l'identité culturelle : objectif atteint, me semble-t-il.

■ Katerina SPIROPOULOU

RABEARIVÉLO (JEAN-JOSEPH), *ŒUVRES COMPLETES. TOME 1 : LE DIARISTE (LES CALEPINS BLEUS). L'ÉPISTOLIER. LE MORALISTE*. ÉDITION CRITIQUE COORDONNÉE PAR SERGE MEITINGER, LILIANE RAMAROSA ET

CLAIRE RIFFARD PARIS : PRESENCE AFRICAINE CNRS ÉDITIONS, COLL. PLANETE LIBRE, 2010, 1273 P. – ISBN 978-2-271-07055-5.

Jean-Joseph Rabearivelo (1903-1937) n'a jamais quitté son Tananarive natal, et pourtant, sa renommée littéraire a dépassé les limites de Madagascar dès son vivant. Ses poèmes étaient publiés à Tunis par Armand Guibert, et ses lettres atteignaient presque tout ce que l'Europe comptait d'hommes de plume. Plus tard, sa vie, sa mort et ses textes toucheront profondément Senghor, qui a avoué s'être un temps reconnu en cet homme déchiré entre deux cultures (« *naturellement* latin chez les Mélanien », formule utilisée le jour de sa mort) avant de faire figurer douze de ses poèmes dans l'anthologie de 1948. Cet imposant volume, qui paraît après de longues années de suspens grâce à une équipe de chercheurs persévérants, présente, 73 ans après le suicide de l'écrivain à l'âge de 34 ans, des carnets tenus au jour le jour entre 1933 et l'heure (presque la minute) de sa mort, survenue le 22 juin 1937. Ces *Calepins bleus*, dont le titre fait écho à des *Calepins rouges* détruits car encore plus compromettants, sont qualifiés par l'auteur d'« auto-confessions » (p. 801). En effet, hormis quelques portraits au vitriol, inutile de chercher au long de ces 800 pages une quelconque description de la société malgache où vit l'auteur dégoûté des « mœurs du temps » (p. 783) : il n'y discerne que médiocrité et mesquinerie. Point non plus d'analyse de l'île à cette époque de la colonisation triomphante, ce maurassien ne mentionnant la vie politique que pour pourfendre le front populaire. Rabearivelo est un homme tourmenté, à la fois très entouré (il a une famille, sort sans cesse, travaille, circule, échafaude et réalise des projets) et très seul. Il confie à ces cahiers restés scellés tant de temps (d'autres ont disparu) son dégoût de la société, sa passion inassouvie pour une femme qu'il voit chaque jour, ses réflexions à propos de ses lectures, l'histoire de la mort brutale de sa fille de 3 ans, son idéal de pureté nourri par la poésie et son irrépressible chute dans les fanges. Il ne cache rien de ses orgies et fumeries nocturnes dans les lieux les plus sordides de la ville, citant les personnes rencontrées, coloniaux en vue et membres de familles malgaches respectées encore en place aujourd'hui. Si c'est sans doute cet aspect scandaleux et compromettant pour beaucoup qui retarda la publication de ces documents, le lecteur occidental et le chercheur s'intéresseront davantage à l'omniprésence de la littérature. C'est que cet aristocrate déclassé et autodidacte s'est littéralement saoulé de littérature mondiale, faisant venir romans, revues,

poésie de partout où cela était possible. Rabearivelo voit, sent, écoute, parle, vit, se brûle et se perd en récitant des vers, en voyant dans les femmes rencontrées l'ombre des héroïnes des livres lus, en se glissant dans l'ombre des poètes. Selon les conquêtes ou les échecs, il se vit tantôt en Balzac – « sans son génie » qui est une « géhenne » (p. 1061) –, ou en Rousseau, dont il partage les initiales, tantôt en Casanova, en Valmont ou en Julien Sorel, ses « fantômes littéraires » (p. 267). Son principal modèle reste toutefois Baudelaire, dont le nom ouvre et clôt le texte, et auquel il s'identifie quand il mêle Beauté et Malheur, quand il s'enfonce dans les paradis artificiels, quand il erre dans la ville et, ultimement, quand il baise ses vers après avoir bu le poison fatal. Mais une foule d'autres créateurs traversent ces pages, comme dans cette analyse : « dans ma prime jeunesse – à mes débuts dans la Poésie tout au moins – j'en étais arrivé à... désirer de devenir bacillaire. J'étais alors intoxiqué de "samainisme" [...] Cet "esthétisme" excessif ne fit que croître [...]. La découverte de Keats et de quelques crépusculaires italiens, d'une part, et d'une autre, celle de Watteau et de Chopin dans d'autres domaines de l'Art n'y furent pas pour peu de choses » (p. 815). Cette vie par procuration, combinée à des relations épistolaires qui l'emportent sur les relations de proximité, isole de plus en plus Rabearivelo, qui avoue souffrir d'un « fardeau de solitude » (p. 1061). Enfin, ce journal intime se clôt par un document déjà publié qui a largement contribué à la célébrité de l'auteur : les notes prises minute par minute durant les derniers instants de sa vie, tandis que le poison envahit le corps de ce « blessé de naissance » (p. 320) qui proclamait que la Poésie était le « but de [s]a vie » (p. 440) et qui disait des poètes que « leur chant charme la Vie et enchante la Mort » (p. 785).

Ce texte passionnant est suivi de diverses lettres et d'aphorismes, sous les titres *Le Bijou noir et rose* et *D'un belluaire*. L'appareil critique, signé par Serge Meitinger, Claire Riffard et leurs collaborateurs, est prodigieux : repères chronologiques, bien sûr, introduction analytique, nombreuses notes infra-paginales, explications de la démarche génétique, volumineux index des noms, notices biographiques, dictionnaire des périodiques français et malgaches de l'époque de Rabearivelo, autant de sources pour les travaux qui, à l'avenir, ne manqueront pas de puiser dans ce trésor. Ce volume est présenté comme le premier d'une série qui permettra un jour d'aborder l'ensemble d'une œuvre qui reste très dispersée. Fruit de partenariats entre diverses institutions, il est un véritable monument éditorial à la fois

pour le monde universitaire français et pour la société malgache. On ne peut que s'associer aux auteurs, qui espèrent qu'il « permettra enfin la (re)connaissance que JJR mérite de la part des chercheurs et des amoureux de la littérature du monde entier ».

■ Dominique RANAIVOSON

SARAVAYA (GLORIA), *L.S. SENGHOR – FRANCIS PONGE. UN DIALOGUE INTERCULTUREL AUTOUR DE LA LANGUE FRANÇAISE*. PREFACE DE BERNARD MOURALIS. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. APPROCHES LITTÉRAIRES, 2009, 180 P. – ISBN 978-2-296-10014-5.

Cet ouvrage de Gloria Saravaya confronte les points de vue d'un Africain, Léopold Sédar Senghor, et d'un Européen, Francis Ponge, deux figures issues de cultures différentes et entretenant chacune une relation spécifique avec la « langue de Voltaire ». L'auteur, particulièrement sensible à la question des rapports entre la sensibilité africaine et la civilisation occidentale, les situe sous le signe du métissage culturel, le fameux « rendez-vous du donner et du recevoir » de L.S. Senghor, à partir duquel on peut penser que la langue française et la culture africaine s'enrichissent mutuellement. C'est ce que symbolise la couverture du livre, qui représente un masque *sénoufo* et un porte-plume, et c'est ce que développent aussi des essais comme *Les Défis de la francophonie pour une mondialisation humaniste* de Serge Arnaud, Michel Guillou et Albert Salon (2002), ou *La Francophonie-puissance* de Michel Guillou. Tout cela rejoint le thème officiel du dialogue des cultures, adopté par la francophonie en vue de manifester la pluralité qui marque désormais la langue française.

L'ouvrage, divisé en deux parties, s'attache à deux auteurs singuliers, très différents l'un de l'autre mais contemporains. À propos de Senghor, il revient sur la relation que celui-ci a entretenue avec la langue française, vue sous l'angle de la genèse de la Négritude : « Le poète politicien africain qui recherche le lien avec la tradition orale, donc réticent à l'écriture, embrasse la langue française perçue comme matière » pour revendiquer le droit de « vivre sa différence » (p. 20), dépassant ainsi son statut d'assimilé culturel. C'est donc à la fois par le retour aux sources et la pluralité qu'il accède à l'universel.

Dans un deuxième temps, l'auteur rapproche l'aventure senghorienne de celle du *Grand Jeu*, la revue animée par